

***Atelier de Traduction. Dossier : « La traduction du langage religieux » (II),*** Suceava, n<sup>o</sup> 10, 338 pages. ISSN : 1584 - 1804

*L'Atelier de Traduction* est une revue semestrielle publiée par le Centre de Recherches INTER LITTERAS de l'Université de Suceava. Le numéro 10 de la revue, paru en 2008, regroupe les interventions des participants aux Ateliers de Traduction, manifestation organisée sous l'égide du Service de Coopération et d'Action Culturelle auprès de l'Ambassade de France en Roumanie, du Bureau du Livre, du Centre Culturel Français de Iasi et du Bureau Europe Centrale et Orientale de l'Agence universitaire de la Francophonie entre 10-13 juillet 2008.

Le noyau de ce numéro est constitué par le dossier intitulé *La traduction du langage religieux en tant que dialogue interculturel et interconfessionnel (II)*. À part ce dossier, la revue propose aussi des rubriques déjà consacrées : « Entretien », « Crédos et confessions », « Pratico-théories », « Vingt fois sur le métier », « La planète des traducteurs », « Portraits de traducteurs » et « Comptes rendus ».

Le numéro s'ouvre sur un entretien (p. 15-22) de Mariana Net avec Françoise Wuilmart, professeur de traduction à l'Institut supérieur de Traducteurs et Interprètes de la Communauté française de Belgique, fondatrice du Centre Européen de Traduction littéraire et du Collège européen de Traducteurs littéraires de Seneffe. Françoise Wuilmart parle des livres qu'elle aime traduire (comme par exemple le journal qu'une Allemande a tenu à la fin de la deuxième guerre mondiale ou *Le principe espérance*, un livre du philosophe allemand Ernest Bloch), mais aussi de l'importance du Collège européen de Traducteurs littéraires de Seneffe, qui reçoit des traducteurs du monde entier et où l'on traduit les grands auteurs dans toutes les langues. Françoise Wuilmart souligne aussi le fait que la traduction littéraire est « fondamentale dans le dialogue interculturel et en Europe ».

Le deuxième volet de la revue, intitulé « Crédos et confessions » (p. 23-47) donne la parole aux trois traducteurs originaires de trois pays de l'Europe. Ainsi, Mireia Rué i Gòrriz (Espagne) nous fait part de ses idées en

ce qui concerne la traduction des bandes dessinées (Murena, Lucky Luke, Gaston, etc) et attire l'attention les défis suscités par ce type spécial de traduction : le traducteur doit connaître parfaitement la langue de départ et la langue d'arrivée et être familiarisé avec la culture où se déroule l'action de la BD pour pouvoir réaliser une traduction correcte et fluide qui corresponde au scénario et à l'image. Ensuite, Felicia Dumas (Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași, Roumanie) interviewe le père archimandrite Placide Deseille, un des plus importants théologiens orthodoxes français de l'époque contemporaine. Auteur, traducteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire de la spiritualité orthodoxe, le père Placide Deseille parle des difficultés qu'implique la traduction en français des textes roumains orthodoxes, difficultés qui apparaissent suite au « manque de concordance entre les paradigmes confessionnels considérés comme culturellement le représentant pour les deux langues ». Il considère qu'on peut parler « d'une terminologie Catholique en français ». Pour conclure, le père Placide Deseille affirme qu'à présent une meilleure connaissance mutuelle représente un moyen important du dialogue interconfessionnel. La troisième intervention de ce volet de la revue est une « note » réalisée par Luís Lima (Université Paris IV – Sorbonne, Universidade Nova de Lisboa) sur l'expérience de traduire *La Monnaie Vivante*, un essai de Pierre Klossowski. Il s'agit d'une traduction rédigée en 2001 mais qui n'a été publiée qu'en 2008, tout ce temps le texte étant « repris, revu, réécrit – en un mot retrouvé ». C'est grâce à ce travail minutieux que la traduction a pu « [gagner] [...] la diversité qui lui était indispensable pour pouvoir s'aligner, parallèlement toutefois, sur le texte qui clamait être traduit ». Luís Lima considère que la singularité d'un texte ne peut être exprimée dans une autre langue que par « une écriture intuitive, guidée par les signes qui viennent du corps et est transmise par la peau ».

Le troisième volet de ce numéro, constitué par le dossier sur la *traduction du langage religieux en tant que dialogue interculturel et interconfessionnel* rassemble douze contributions. Ce volet s'ouvre sur l'intervention « La traduction du langage religieux dans l'œuvre de Panait Istrati » (p. 51-65), de Muguraș Constantinescu (Université « Ștefan cel Mare », Suceava, Roumanie) qui s'arrête sur la traduction du langage religieux dans l'œuvre de Panait Istrati, un auteur qui représente un cas singulier par les rapports qu'il entretient avec la langue et la traduction. Muguraș Constantinescu analyse à travers l'expression du langage religieux le rapport d'Istrati à la langue maternelle, le roumain et à la langue d'écriture, le français. Ainsi, l'œuvre de Panait Istrati est intéressante car elle propose « une transposition double de la langue religieuse d'une langue à un autre ». D'une part, l'écrivain écrit en français des histoires ancrées dans l'univers roumain et ses croyances ; de l'autre part, Istrati réécrit ou traduit ces histoires en roumain. Dans le premier cas l'écrivain doit trouver

le mot juste qui « ne porte pas de connotations Catholiques évidentes » tandis que dans le deuxième cas il doit trouver les termes religieux qui témoignent de la spécificité orthodoxe. Bien que noncroyant déclaré, Panaït Istrati utilise dans son œuvre beaucoup de termes religieux, offrant ainsi « un sujet de réflexion sur un problème complexe comme la traduction du langage religieux en tant que dialogue culturel et interconfessionnel ».

Dans l'article suivant, « Beniamin Fundoianu et le discours religieux » (p. 67-75), Hélène Lenz, (Université Marc Bloch, Strasbourg, France) analyse le livre *Iudaism și Elenism* qui rassemble des textes écrits entre 1915 et 1923 par Beniamin Fundoianu et publiés dans des revues culturelles et confessionnelles selon cinq critères : « traduisible / non-traduisible, traduction / nouvelle traduction, terminologies spécifiques, adaptation, marques culturelles ». L'auteur de cet article met l'accent sur l'originalité des affirmations de Fundoianu sur l'interprétation de la *Bible* et l'interprétation existentielle du discours religieux et culturel.

Pour sa part, Soufian Al Karjousli (Université de Rennes 2, France) s'arrête, dans son étude « La polysémie au cœur du dialogue interculturel et interconfessionnel. L'exemple de la traduction des vocables *islām* et *muslim* dans le Coran » (p. 77-91) sur « la polysémie au cœur du dialogue interculturel et interconfessionnel » donnant comme exemple le cas la traduction des vocables *islam* et *muslim* dans le Coran. L'auteur de cet article considère que la polysémie joue un rôle important dans la traduction et l'interprétation du texte Coranique, la multiplicité de significations entraînant une « recontextualisation » du Coran, un remplacement de celui-ci dans la continuité des autres religions mais aussi une mise en évidence de la richesse linguistique de ce texte. En même temps, Soufian Al Karjousli affirme que la prise en considération de la polysémie dans la traduction et l'interprétation du Coran représente une condition nécessaire pour entretenir un esprit de dialogue confessionnel et interculturel, pour réconcilier les différentes croyances.

Dans l'intervention intitulée « De la réécriture à la traduction : parabole de José Pliya. Stratégies dialogiques et monologiques » (p. 93-105), Rossana Curreri (Université de Catane, Italie) analyse les transformations subies par la parabole de l'enfant prodigue de l'Evangile à la pièce de José Pliya, un dramaturge béninois-antillais, et jusqu'à la version italienne. Rossana Curreri, en tant que traductrice de la parabole en italien, affirme avoir été confrontée à ce qu'Antoine Berman appelle « une troisième langue reine » qui accompagne la langue source, la langue cible et même la langue biblique. Etant donné que le texte parabolique est régi par un critère d'économie, la traduction de la parabole au théâtre doit prendre la forme d'une adaptation, le traducteur devant être fidèle à l'esprit du récit plutôt qu'à la forme. Dans la pièce de José Pliya, la parole de Dieu est humanisée par l'introduction du « vice [là] où il n'y a que la vertu » et du

« doute [là] où il n'y a que la certitude ». Le langage religieux atteint « une véritable violence linguistique ». Ainsi, le traducteur se confronte à des difficultés de traduction comme par exemple dans le cas des références au domaine sexuel qui représente un sujet tabou pour les Catholiques italiens. Finalement, Rossana Curreri décide de ne rien épargner au public italien et de restituer le plus fidèlement possible la variante française.

La contribution « L'architecture orthodoxe roumaine à l'épreuve des traductions » (p. 107-113) porte sur *l'architecture orthodoxe roumaine à l'épreuve des traductions*. Costin Popescu (Université de Bucarest, Roumanie) considère que l'architecture orthodoxe roumaine est un territoire où l'idéologie chrétienne rencontre l'histoire d'art, l'histoire de religion et l'histoire politique. En prenant en compte les traductions du roumain vers le français, l'auteur de cet article observe qu'en matière d'architecture roumaine orthodoxe, les traductions font appel à des termes spécialisés grecs, certains termes étant empruntés comme tels par le roumain et le français, d'autres adaptés par les deux langues romanes. Il s'arrête ensuite sur les difficultés qui apparaissent dans la traduction des termes roumains désignant des réalités architecturales spécifiques.

Par son intervention « Investissement culturel, énergie langagière et traduction du texte sacré » (p. 115-130), Saïd Khadraoui (Université de Batna, Algérie) se propose de mettre l'accent sur un aspect important de la traduction appliquée sur des écritures sacrées qui est le problème de « méthodes de traduction ». Il considère que des notions opérationnelles comme « l'investissement culturel et l'énergie de langue que nous trouvons dans les pratiques fondamentales d'écriture littéraire » nous obligent à redéfinir la traduction appliquée sur des textes sacrés. Les écritures sacrées ont été traduites dans de nombreuses langues et le but de ces traductions est de « transmettre authentiquement le message divin ». Ainsi, la traduction devient un « exercice de raisonnement » qui nécessite une compréhension parfaite des écritures.

Pour sa part, Alain Sissao (Chargé de recherche INSS/CNRST, Burkina Faso) s'arrête sur « La traduction du langage religieux catholique comme dialogue interculturel et interconfessionnel chez les Moose au Burkina Faso » (p. 131-148). Il fait une analyse de la traduction des textes et des concepts religieux du français vers les langues nationales du pays tout en essayant de dégager les aspects interculturels et interconfessionnels. La traduction de la Bible, faite à partir d'une version française qui à son tour est une traduction, représente une des premières traductions écrites introduites au Burkina Faso, pays caractérisé par une société traditionnelle orale. L'auteur de cet article considère que cette communication propose même « une théorie d'interculturel par les intertextes bibliques ».

Dans l'article « Les Psaumes de Claudel entre traduction et ré-écriture » (p. 149-154), Cristina Hetriuc (L'Université « Ștefan cel Mare »,

Suceava) analyse les Psaumes de Paul Claudel. Écrivain qui considère la littérature comme un moyen de faire connaître sa foi en Dieu, Claudel fait de la religion le thème le plus important de son œuvre. Ses pièces de théâtre, ses essais, ses poésies témoignent de ses convictions religieuses. Mécontent par rapport aux traductions des *Psaumes*, il décide d'en faire une : le résultat n'est pas une traduction fidèle au texte d'origine mais une réécriture du texte latin. Claudel considère que le traducteur doit « laisser de côté l'original pour noter seulement les échos que l'original éveille dans son âme ». Alors, dans le cas des Psaumes de Claudel on ne parle pas d'une traduction, mais plutôt d'une réécriture, la traduction étant placée ainsi « dans la même sphère que la création ».

L'étude d'Elena Ciocoiu (Université Paris IV-Sorbonne, France), « La traduction en roumain du langage religieux utilisé par Blaise Pascal » (p. 155-162), fait référence à quatre éditions roumaines des écritures de Pascal (1967, 1978, 1998). En analysant *la traduction en roumain du langage religieux utilisé par Pascal*, l'auteur de cet article distingue trois catégories de traducteurs qui correspondent à trois attitudes différentes envers l'écriture pascalienne : « le critique-traducteur », qui fait des remarques sur le texte qu'il traduit et qui essaie en même temps de ne pas s'éloigner du texte pascalien, « le traducteur - "l'ombre" », qui reste fidèle au texte d'origine et réduit autant que possible « les marques de [son] individualité, et « le poète-traducteur », qui fait en effet une interprétation de l'écriture pascalienne tout en essayant de surprendre le mieux possible « la force poétique de *Pensées* de Pascal ». Elena Ciocoiu observe aussi que ces traducteurs ne se trouvent pas en concurrence, tout au contraire, ils sont complémentaires, chacun d'entre eux arrivant à surprendre une autre facette de Pascal.

Dans « Le latin danubien », interférences linguistiques dans la *Bible* d'Ulphilas (p. 163-179), Aurelia Bălan-Mihailovici (Université Chrétienne «Dimitrie Cantemir», Bucarest, Roumanie) s'interroge sur quelques aspects linguistiques des éléments hétérogènes qui apparaissent dans la traduction de la Bible de l'Évêque Ulphilas en langue gothique. Le corpus de textes utilisé est composé des fragments des *Évangiles* selon Saint Mathieu, Saint Marc, Saint Jean, la Seconde Épître de Saint Paul à Timothée. L'auteur de cet article recourt à une lecture en parallèle des textes en gothique, en grec, en latin, en roumain et en français.

Delphine Viellard (Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, France) s'intéresse à « Jérôme traducteur et re-traducteur des Septante » *des Septante* (p. 181-194). Insatisfait par la traduction de la *Bible* réalisée par les *Septante*, Jérôme décide de faire lui-même une traduction en s'appuyant sur le texte en hébreu. Ainsi, cet article devient une analyse de la manière dans laquelle Jérôme conçoit sa tâche de traduction et ensuite de « retraduction » des Septante. Jérôme finit par considérer sa traduction

comme étant la meilleure car, connaissant l'hébreu, il a pu revenir au texte originel et « apprécier la dimension évangélique du texte ». Dans sa traduction, Jérôme privilégie le sens du texte qu'il traduit et non pas la traduction du mot à mot, technique qui lui permet de rester fidèle au texte hébreu.

L'article « Traduire Savatie Baştovoi » (p. 195-199) est une analyse des difficultés de traduction auxquelles s'est heurtée Cristina Drahta (Université « Ştefan cel Mare », Suceava, Roumanie) en tant que traductrice de l'article « Adevărata atitudine a Bisericii Ortodoxe față de cultura profană / La véritable attitude de l'Église Orthodoxe par rapport à la culture profane » écrit par Savatie Baştovoi qui parle « de la correspondance et de la filiation qui existent entre le christianisme et de la culture profane ». L'article témoigne de la difficulté de réaliser un transfert de sens « entre deux langues imprégnées, chacune, de la religion qui a marqué historiquement ses locuteurs » et de choisir « une seule direction : grécisante, slavissante ou francisante pour rendre en français un texte écrit par un Roumain orthodoxe influencé par ses lectures russes ».

Dans le quatrième volet de la revue *Pratico-théories* on retrouve un article de Michel Ballard (Université d'Artois, France), « Textures » (p. 203-221), qui aborde le problème de la traduction en tant que texte qui contient le texte original. Longtemps, on a voulu considérer la traduction d'un texte comme un « double parfait » de celui-ci. La traductologie a réussi à mettre en évidence l'influence que le traducteur a sur le texte traduit qui fait que le texte de départ et le texte d'arrivée soient « en relation d'équivalence tout en ayant des textures particulières ». Michel Ballard illustre ses affirmations à l'aide d'un fragment de James Joyce et de ses retraductions. Il observe que les traductions sont assez rapprochées ce qui permet d'observer et d'analyser les manières de traduire des trois traducteurs. Ainsi, la traduction devient « plurielle » grâce à la subjectivité du traducteur, de ses besoins langagiers et grâce au contexte. Par cette communication, Ballard attire aussi l'attention sur l'importance du commentaire de la traduction « comme moyen d'évaluation, de comparaison, d'investigation ».

Dans la cinquième partie de la revue, intitulée *Vingt fois sur le métier* (p. 223-231), nous retrouvons cinq poèmes de Blaga traduits par Paul Miclău (Université de Bucarest) : *Eu nu strivesc corola de lumini a lumii / Je n'écrase pas la corolle de merveilles du monde, In marea trecere / Dans le grand passage, Somn / Sommeil, Lumina de ieri / La lumière d'hier, Creaturi de vară / Créatures d'été.*

Dans le volet suivant de ce numéro, représenté par *Planète des traducteurs* (p. 233-236), nous prenons connaissance des prix obtenus par deux collaborateurs de la revue : Neil B. Bishop, de Memorial University of Newfoundland (Canada), membre du comité scientifique qui a obtenu le

Premier Prix au Concours International de Traduction Littéraire « John Dryden », édition 2008, pour la traduction en anglais de la majeure partie du recueil de poèmes *En longues rivières cachées* d'Annick Perrot-Bisshop, et Marius Roman, membre du comité de rédaction, qui a reçu le Premier Prix du concours *Le Prix de traduction technico-scientifique en roumain* qui a eu lieu en mai 2008 à Chişinău pour la traduction du livre *Psihologia manipulării şi a supunerii / Psychologie de la manipulation et de la soumission* de Nicolas Guéguen.

La section *Portraits de traducteurs* (p. 237-261), nous propose les portraits de deux traducteurs : Jean Martin (15..-1553) et Nabokov. Véronique Montagne de l'Université de Nice Sophia-Antipolis (France) nous présente le « Portrait d'un traducteur pédagogique : Jean Martin (15..-1553). L'exemple du « Discours du songe de Poliphile » (1546) » (p. 239-252). Celui-ci traduit l'œuvre de l'Italien Francesco Colonna *La Hypnerotomachia di Poliphilo*, cioè *pugna d'amore in sogno altro dov'egli mostra che tutte le cose humane non sono altro che sogno & dove narra molt'altre cose digne di cognitione* qui aura comme titre en français *Discours du songe de Poliphile, deduisant comme Amour le combat a l'occasion de Polia, soubz la fiction de quoy l'auteur monstrant que toutes choses terrestres ne sont que vanité, traicte de plusieurs matieres profitables, & dignes de mémoire*. Dans cette traduction, Jean Martin, qui s'intéresse aussi à l'architecture, adapte le texte « à cette vaste entreprise de divulgation, d'enseignement, de l'architecture ». On remarque ici un véritable but pédagogique et d'explicitation des termes techniques modernes. Jean Martin incarne ainsi le portrait du traducteur idéal, qui maîtrise parfaitement le domaine auquel appartient le texte (l'architecture) et qui fait attention au style de l'auteur traduit. Il représente aussi « un exemple de la manière dont on conçoit la traduction à la Renaissance ». Le deuxième portrait de traducteur nous est proposé par Mathieu Dosse (Université Paris VIII, France) : « Nabokov traducteur » (p. 253-261). La traduction et l'auto traduction ont représenté une partie importante de l'œuvre de l'écrivain russe, en accompagnant l'écrivain dès le début de sa carrière et jusqu'à sa mort. Il traduit en russe les grands écrivains français et anglais. Il traduit en anglais des écrivains russes. Il s'autotraduit aussi. Finalement, il cesse cette démarche d'autotraduction et entreprend une réécriture de ses romans.

Dans la huitième partie de cette revue, nous retrouvons cinq comptes rendus. Elena- Brânduşa Steiciuc réalise le compte rendu du livre *Lettres de Dieu* traduit en roumain par Irina Mavrodin en 2006 (p. 265-267). Il s'agit d'une centaine de lettres adressées à Dieu par des personnalités de la littérature, de l'art, du monde académique, de la médecine, de la science qui proposent au lecteur une réflexion sur le temps que nous vivons. Loredana Mititiuc-Şveica nous propose le compte rendu

du numéro 9 de la revue *Transalpina : La traduction littéraire. Des aspects théoriques aux analyses textuelles*, coordonné par Viviana Agostini-Ouafi et Anne-Rachel Hermetet (p. 269-275). Comme l'affirme déjà l'auteur de ce compte rendu, le numéro 9 de la revue *Transalpina* se propose de faire « le passage des aspects théoriques de l'acte de traduire aux analyses textuelles pratiques ». Ensuite, nous retrouvons le compte rendu du livre *Le répertoire des traducteurs roumains de langue française, italienne, espagnole (les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles). Études d'histoire de la traduction (I)* réalisé par Dana-Mihaela Bereholschi. Il s'agit d'un livre qui est le résultat du travail du Groupe de recherche dans la traduction et dans l'histoire de la traduction roumaine, ISTRRAROM, de l'Université de l'Ouest de Timișoara et dirigé par Georgiana Lungu-Badea (p. 277-279). Le livre se propose de mettre en valeur les contributions des traducteurs roumains et étrangers qui ont permis le développement du phénomène de la traduction en Roumanie. Constantin Tiron réalise le compte rendu du tome II du *Répertoire des traductions roumaines du français, de l'italien et d'espagnol (les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles). Études d'histoire de la traduction*, dirigé par Georgiana Lungu-Badea, qui se veut une continuation du premier tome et un outil indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à la traduction – étudiants, traducteurs, traductologues et historiens de la traduction (p. 281-283). Le dernier compte rendu est celui du livre *O scurtă istorie a traducerii. Repere traductologice / Brève histoire de la traduction. Repères traductologiques* de Georgiana Lungu-Badea, compte rendu réalisé par Alina Pelea. Il s'agit d'un livre qui a été conçu comme un manuel destiné aux étudiants en LEA qui leur permette de se familiariser avec la terminologie spécifique de la traduction et en même temps leur proposer « des observations pré- et pseudo-traductologiques. » (p. 285-286).

Ce numéro de la revue *Atelier de Traduction* représente ainsi un outil de travail important pour les traducteurs et pour les formateurs de traducteurs. Tous ceux qui s'intéressent à la traduction des textes religieux pourront découvrir, dans ce numéro de la revue *Atelier de traduction*, des études intéressantes et actuelles qui sont les résultats d'un long travail de recherche et de documentation.

**Ioana PUȚAN**